

INVESTIGATORI DI A MACHJA
MICHÈLE PEDINELLI & VALERIO VAREST

LA CROIX PERDUE DE L'ALTA ROCCA



INVESTIGATORI DI A MACHJA
MICHÈLE PEDINIELLI & VALERIO VARESI

LA CROIX PERDUE DE L'ALTA ROCCA

AVANT-PROPOS

Le court roman que vous allez lire est un objet hors norme, à plusieurs égards. Il l'est d'abord dans sa dimension politique puisqu'il est un témoignage de gratitude et de respect de la Collectivité de Corse à l'endroit des *carbonari* italiens venus travailler le charbon sur l'île dans des conditions redoutablement âpres.

Fruit d'un partenariat singulier entre la Collectivité de Corse et La Mutinerie, médiation & littérature, *La Croix perdue de l'Alta Rocca* a réuni deux immenses plumes de la littérature noire et sociale contemporaine. La Corse Michèle Pedinielli (écrivaine de langue française) et l'Italien Valerio Varesi se sont associés aux élèves de deux classes du collège de Lévie pour concevoir, en français, en italien et en corse, ce très beau texte.*

Le processus d'élaboration et le récit lui-même ont en partage la volonté de témoigner et de rendre hommage à des femmes et des hommes qui ont écrit une page importante, et parfois méconnue, de l'histoire de la Corse.

* Traduction des chapitres en italien vers le français : Vannina Bernard-Leoni. Une version bilingue corse-italien existe dans une autre édition.

INVESTIGADORI DI A MACHJA

Le collectif Investigadori di a machja (*Les Enquêteurs du maquis*) regroupe des élèves du collège de Levie.

Classe de 4^e

Charlène Bicherai, Marc-Antoine de Peretti, Livia Derudas, Louis Gallucci, Petru Graziani, Clément Mariani, Izia Muscardini, Lesia Pasquini, Stella Pasquini, François Pietri

Classe de 3^e

Baptiste Agueli, Anthony Bartoli, Lisandru Carrier Cucchi, Simon-Paul Ceccarelli, Pierre Goti, Angèle Leonetti, Manon Magnet, Jean-Charles Marchini, Anna-Stella Olivieri, Roméo Olivieri, André Perez, Camille Tetrault

Accompagnées par leurs enseignantes Marianna Corti, professeure de lettres, Valérie Tramoni, professeure d'italien ; et leur principal Jean-Charles Papi.

CHAPITRE 1

2026 – CUCURUZZU

Il existe bien des lieux magiques en Corse. Cucuruzzu, sur les contreforts de l'Alta Rocca, est peut-être le plus incroyable. Il faut imaginer une forêt de dizaines de milliers de pins et de chênes verts qui filtrent la lumière du soleil, jalonnée d'immenses boules de granite polies comme des galets, recouvertes de mousse vert tendre. Certaines semblent en équilibre fragile, retenues depuis des milliers d'années par on ne sait quelle force ; d'autres sont creusées de trous ronds, des *orrii*, qui forment des abris naturels pour qui cherche un refuge. En suivant le sentier séculaire, bordé de murets de pierre sèche, on arrive devant un châtaignier. Un châtaignier en Corse, pas de quoi casser trois pattes à un canard, pourrait-on penser. Sauf que cet arbre a sans doute été planté au Moyen Âge, il y a peut-être mille ans. Mille ans... C'est déjà vertigineux, mais pour le *casteddu* fortifié à l'âge du bronze sur lequel on tombe à la fin du sentier, alors il faut penser 1800 ou 1600 ans avant JC, soit...

Trois mille huit cent vingt-six ans !

Sofia avait rapidement fait le calcul de tête, elle avait toujours été bonne en maths. Elle se tourna vers ses trois amis et répéta.

— Les gens qui ont habité ici vivaient il y a trois mille huit cent vingt-six ans.

Toussaint, Lucie et Stéphane la regardèrent avec étonnement.

— Tu écoutes vraiment la guide ? demanda Toussaint.

— Ben...oui. L'histoire de notre région, c'est intéressant, répliqua-t-elle.

— C'est quand même un tas de vieux cailloux, maugréa Lucie qui préférait de loin le sport.

— Oui mais, quand-même...

— Hey, chut, écoutez !

Stéphane, dit Sté, avait interrompu Sofia. L'air aux aguets, l'adolescent tendait l'oreille vers un bouquet d'arbres.

— Vous avez entendu ce bruit ? C'est bizarre.

— Quel bruit ?

— Allez suivez-moi, c'est peut-être un animal, on va le suivre.

— Sté, on ne peut pas quitter le groupe, on va se faire tuer par la prof ! protesta Toussaint.

— Aho, pour cinq minutes... Venez !

Stéphane enjamba le muret recouvert de mousse et s'éloigna rapidement vers les arbres. Il avait toujours

été le meneur du groupe et les autres le suivirent. Mais au bout de quelques dizaines de mètres, il leur fallut se rendre à l'évidence : aucun animal dans les parages.

— Maintenant, on peut rejoindre la classe ? demanda Sofia, un peu stressée.

— D'accord... Mais, attends, c'est quoi ça ?

Stéphane désignait un enchevêtrement de ronces qui semblait dissimuler quelque chose.

— Des ronces, répondit platement Toussaint.

— Non, mais derrière, on dirait...

— ... une croix, termina son ami qui avait écarté les arbustes sans se soucier des épines, toujours heureux de montrer ses muscles et d'arborer son expression préférée « même pas mal ».

C'était effectivement une croix en fer d'une soixantaine de centimètres de haut, toute simple et extrêmement abîmée. Au pied était vissée une petite plaque rendue illisible par l'oxydation. Sur une des branches était attaché un bouquet de fausses fleurs délavées par le temps.

— Bon, voilà c'est une croix, on va pas y passer des heures, il y en a plein comme ça dans le maquis, déclara Toussaint.

— Regardez, il y a une plaque et...

— On s'en fout, Sté, on voit ça tout le temps.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

La voix de Lucie était perplexe. Elle désignait derrière la croix un grand cercle de terre noire qui

se détachait parfaitement sur le reste du sol. Ils s'approchèrent.

— Presque huit mètres de diamètre, jaugea immédiatement Sofia.

— C'est venu comment ce truc ? demanda Lucie.

— C'est une piste d'atterrissage pour les extra-terrestres, se moqua Toussaint. Bon maintenant, on rejoint les autres sinon...

Stéphane sortit son portable pour prendre des photos puis suivit le groupe qui courait pour retrouver les collégiens de Livia en sortie scolaire. Les adultes n'avaient pas remarqué leur absence, assez brève, et les autres n'avaient rien dit en les voyant disparaître.

La visite guidée se termina sur le site d'une chapelle médiévale que Lucie rebaptisa « vieux tas de cailloux écroulés ».

Le minibus les ramena dans leurs villages respectifs. À Zonza, Toussaint salua ses parents puis se jeta sur son lit pour envoyer un message à Lucie. À Quenza, celle-ci le reçut en arrivant chez elle et s'enferma dans sa chambre pour lui répondre. À San Gavinu, Sté n'osa pas déranger sa grand-mère qui somnolait. Le jeune garçon était élevé par la vieille dame depuis la mort de ses parents et il faisait attention à ne pas la fatiguer. À Tallà, Sofia retrouva Pierre, son grand-frère qu'elle aimait beaucoup. Lorsqu'elle lui eut raconté sa journée,

une lueur s'alluma dans son œil. Il lui tendit un casque en lui disant : « On y va ».

Après un trajet d'une quinzaine de minutes, Pierre arrêta la moto devant la cabane à l'accueil du site de Cucuruzzu. Dans une obscurité totale, trouée par la lumière de leurs portables, le frère et la sœur retrouvèrent l'endroit où les amis avaient bifurqué, franchirent le muret et s'arrêtèrent devant la croix. Pierre sortit un couteau de son blouson, s'accroupit et entreprit de gratter la plaquette rouillée. Au bout de quelques minutes, il la nettoya de sa main gantée de cuir et dit doucement à sa sœur : « C'est le maximum qu'on puisse faire, le reste est trop abîmé. Regarde ». À la lueur de la torche, Sofia découvrit un prénom et une date :

Luca — 1955

CHAPITRE 2

1955

Je m'appelle Antonio, j'ai 14 ans et je viens d'Italie. Lorsque j'ai quitté Castiglion de' Pepoli, je n'avais jamais vu la mer, ni même la grand-route de Futa ou l'immense Bologne, là-bas dans la plaine. Je ne connaissais que mon petit village niché dans les montagnes des Appenins. Que des châtaigniers, des chênes, des frênes, des érables, et là-haut sur la crête, les hêtres à l'écorce claire. Avec ma famille — mon père, ma mère, mes deux frères et mes deux sœurs — on est partis au moment où les premières violettes fleurissaient. Dans la charrette, quand je me suis retourné pour regarder une dernière fois les quatre maisons de Bagucci, où je suis né, j'avais la gorge nouée.

Je laissais tout là-bas : les amis, les arbres, les champs et les chemins déjà blancs de poussière au printemps. Ça me faisait quelque chose de ne pas aller à la fête de San Mamante, quand on mange la tarte aux pommes, la pattona, les petits gâteaux à la châtaigne, et que ma mère tue le coq et deux pintades pour le*

* Tarte à base de farine de châtaigne.

repas de fête du midi. Passé le col, on a commencé à descendre jusqu'à apercevoir de loin la grande ville de Florence dont un de mes oncles m'avait parlé, m'expliquant qu'elle était aussi grande que Bologne, peut-être même plus. Puis on a payé le charretier, déchargé nos ballots et on a pris le train. Je n'en avais jamais vu en vrai, seulement une image dans mon manuel d'écolier et j'avais entendu dire qu'il allait beaucoup plus vite que le cheval bai du docteur Malvezzi et que la Fiat Millecento du médecin de campagne. Et aussi qu'il passait sous les montagnes, dans des tunnels, comme font les souris dans le foin. Livourne a été la première ville où j'ai posé un pied. J'ai été impressionné de voir toutes ces maisons. Même en réunissant Castiglione, Porretta et Vidiciatico, on n'aurait pas pu en voir autant, toutes serrées les unes contre les autres, bien alignées le long des rues ; on aurait dit des enfants sur la photo de classe en fin d'année.

Derrière les maisons, la mer est apparue. Toute cette eau teintée de bleu, le même que les yeux de la Madone du sanctuaire de la Bienheureuse Vierge des Grâces, là-haut à Boccadirio, ça m'a fait peur et ça m'a émerveillé aussi. Même si on avait uni les rivières de la Setta, du Reno et de l'Idice quand elles sont en crue au printemps, il n'y en aurait pas eu autant. Et à l'idée de devoir voyager là-dessus, à bord de cette espèce de savate qui tanguait bien plus que le charrette du

vendeur ambulante Malagoli avec toute sa quincaillerie de boutons, d'écuelles, de verres et d'ustensiles qui s'entrechoquent et qui cliquettent comme la fanfare de la fête patronale... j'étais effrayé et fasciné à la fois.

Quand nous sommes partis, ça faisait déjà trois ans que j'accompagnais mon père pour faire du charbon là-haut, sur le Mont Baducco, un sommet à 1000 mètres qui commence à blanchir en novembre. Faire du charbon de bois, c'est notre métier. On reste là-haut du printemps jusqu'à l'automne, c'est notre campagne. Ma mère cultive un petit lopin de terre et s'occupe des animaux : deux vaches, quelques brebis, une chèvre et le cochon, en métayage avec les voisins, qu'on tue à Noël. Mais ces dernières années, on a eu du mal à joindre les deux bouts. On est sept dans la famille depuis que ma petite sœur Anna est née, et le charbon, on nous le paie de moins en moins cher. En plus, il y a trop de charbonniers, et ceux qui achètent en profitent pour faire baisser les prix. C'est comme ça qu'on a entendu parler de la Corse, une île de l'autre côté de la mer qui me faisait penser à l'Amérique dont parlait le vieux Aldrovandi — il avait une nièce qui était partie faire fortune là-bas. L'Amérique et la Corse, pour moi c'était pareil : c'était loin.

On est arrivés à Porto Vecchio et heureusement je me suis rendu compte que les noms des villages étaient écrits en italien et que les gens parlaient une langue un

peu étrange, pleine de « u », qui ressemble à la nôtre. Mon père a réussi à se faire comprendre, un peu avec les mots, un peu avec les gestes. Entre pauvres, on se comprend toujours parce qu'on a les mêmes besoins. Notre voyage s'est arrêté à Santa Lucia di Tallano, un endroit qui ressemble à Castiglione. On s'est installés dans un logement provisoire, une grande pièce avec une cheminée et une grange pour dormir, mais le lendemain, on est partis pour Cucuruzzu, un endroit plus haut perché d'où l'on voit des montagnes pointues qui semblent griffer le ciel. Là-haut, on s'est d'abord installés dans un abri creusé dans la roche, mais en quelques jours seulement, mon père et moi, on a fabriqué une cabane où on pouvait au moins profiter de la lumière du printemps — et tant pis pour nos mains meurtries dans les pierres. Pour le toit, on a juste mis des troncs de jeunes chênes et des feuillages de sous-bois car ça tient l'eau bien mieux que les pins. On a commencé à travailler sans attendre parce qu'on devait livrer nos premiers sacs de charbon dans la vallée dès le mois de mai, pour couvrir les dépenses qui nous asphyxiaient déjà. Ici il y a surtout des petits chênes pubescents, des chênes verts et quelques chênes pédonculés, mais toutes ces essences sont bonnes et produisent bien, et puis mon père dit que les prix sont bien meilleurs que chez nous. Alors on s'est mis au travail, et du petit matin jusqu'au coucher du soleil on ne fait rien d'autre

que courber l'échine pour couper du bois et préparer les bûchettes pour faire le charbon. Mes petits frères nous aident, mais seulement pour porter des choses légères. Au début, je me suis senti un peu seul, mais un jour, en cherchant des champignons dans la forêt, j'ai rencontré un garçon de mon âge. Il est du coin et il s'appelle Carlo. Ou plutôt « Carlu » comme il dit.

CHAPITRE 3

2026 – LIVIA ET ENVIRONS

Le lendemain, Sofia arriva au collège tout excitée. Elle repéra ses amis dans la cour et fonça droit sur eux.

- Vous savez ce que j'ai fait hier soir avec Pierre ?
- Ton fou de frère ?
- Ne parle pas comme ça de lui, aho !
- Bon alors ?
- Je sais ce qu'il y a écrit sur la croix !

La jeune fille leur raconta son expédition de la veille. Elle passa sur son angoisse lorsque son frère lui avait proposé la virée dans l'obscurité de Cucuruzzu. Mais elle avait tellement confiance en lui qu'elle n'avait rien dit. Ils étaient rentrés à la maison avant leur parents et elle avait mis du temps à s'endormir.

- Luca, 1955... répéta Sté.
- Vous croyez qu'il y a quelqu'un dessous ? Je veux dire enterré là ? demanda Lucie.

— On va pas creuser quand même, s'inquiéta Toussaint, ça ne se fait pas !

— Non bien sûr, mais on pourrait chercher des informations, faire comme une enquête vous voyez, pour découvrir pourquoi cette croix est plantée là, proposa Stéphane.

— Et le cercle noir, ajouta Sofia, il faut qu'on se renseigne aussi.

— Peut-être qu'il y a un rapport entre les deux, renchérit Lucie.

La journée de cours parut longue. Surtout à Sofia, Lucie et Stéphane qui s'étaient pris au jeu : il fallait résoudre l'énigme de la croix et du cercle noir ! Toussaint s'enthousiasmait rarement, à part pour le foot et pour Lucie. Pour lui faire plaisir il avait promis qu'il mettrait ses muscles au service de l'enquête si besoin.

Ce soir-là, les parents de son amoureuse rentrèrent plus tôt que d'habitude. Ils étaient tous deux chefs d'entreprise, travaillaient beaucoup, avaient construit la plus grande maison de la commune, mais leur fille les voyait peu pendant la semaine. Lucie profita du dîner pour les interroger.

— Dites, pendant la visite à Cucuruzzu, on est tombés sur une croix avec un prénom et une date à côté d'un grand cercle noir dans la terre, est-ce que ça vous dit quelque chose ?

— Vous n'avez pas interrogé votre professeur ? demanda sa mère.

— C'est-à-dire que... elle était très occupée.

— La croix, bon, ça veut sans doute rendre hommage à une personne, sans doute décédée. Le cercle noir, en revanche... Attends.

Le père de Lucie se leva et alla choisir un petit livre dans la bibliothèque. Il l'ouvrit et le posa sur la table.

— C'est un ouvrage sur l'économie en Corse au siècle dernier et il y a un chapitre sur les charbonniers. Il n'y a pas d'image malheureusement, mais l'auteur parle ici d'une construction circulaire faite de rondins de bois dans lequel on allumait un feu qui brûlait pendant longtemps pour produire du charbon. Quand c'était fini, le sol se retrouvait noir. Comme du charbon en fait. Qu'est-ce que tu en penses, *figliola* ?

— C'est peut-être ça, *babbu*.

Au même instant, à San Gavinu, Stéphane reniflait du côté de la marmite dans laquelle Maryse, sa grand-mère, faisait mijoter la soupe traditionnelle à base de choux, de haricots blancs, de lonzu, de pâtes et de tant d'autres choses délicieuses.

— *Ô minnà*, toi qui sais tout...

— Tu me fais rire quand tu me dis ça, Sté !

— J'aime bien te faire rire. Je voulais te demander : du côté de Cucuruzzu, on a trouvé une croix avec le prénom Luca sur une plaque, à côté d'un cercle noir sur la terre, est-ce que tu en aurais entendu parler ?

— Assieds-toi et prends de la soupe, mon petit.

— Oui merci, mais à propos de cette croix...

— Je ne sais rien de cette croix ni du cercle. Maintenant, mange et va finir tes devoirs.

Stéphane était très étonné. Le visage habituellement souriant de sa *minna* s'était fermé et de toute évidence elle refusait de répondre à cette question. Pour ne pas la perturber davantage, il choisit de terminer son repas en silence avant de filer dans sa chambre. Quand il referma sa porte, sa grand-mère était toujours assise à table, les yeux perdus dans le vague.

À 21 h, chacun dans son lit, les quatre inséparables se connectèrent pour discuter en silence. C'était Lucie qui avait le plus avancé dans leur enquête (« Bravo, bb », envoya Toussaint). Elle expliqua qu'elle avait trouvé quelques informations générales sur les charbonniers sur internet, mais rien dans l'Alta Rocca. Sofia rajouta qu'elle avait cherché « Luca 1955 » mais que ça n'avait rien donné, ou plutôt, ça avait trop donné, des tonnes de sites sans intérêt. Toussaint expliqua qu'il avait été très occupé par sa console de jeu. Stéphane, lui, n'osa pas parler de la réaction de sa grand-mère lorsqu'il avait posé sa question. Parce qu'il ne la comprenait pas et se sentait un peu vexé. Il n'avait pas envie de parler de ses sentiments sur le groupe. À la place, il proposa d'aller à la médiathèque de Santa Lucia di Tallà. Pour trouver des documents sur les charbonniers dans la région, c'était sans doute le meilleur endroit. Le lendemain après-midi, ils n'avaient pas cours et avant le foot de Toussaint et l'entraînement de boxe de

Lucie, ils auraient sans doute le temps de trouver des informations.

CHAPITRE 4

1955

Nous avons livré notre seconde fournée dans la vallée et mon père dit qu'ici les prix sont bons. Si tout se passe bien, nous pourrions nous refaire et peut-être même rentrer à Bagucci avec quelques économies. On pourrait se mettre à notre propre compte maintenant que l'Italie semblait avoir fait un bond en avant. Pour descendre de Cucuruzzu, nous avons utilisé les mules. À Santa Lucia di Tallano, il y en a deux-cents. Il y a plus d'ânes et de mules que de gens... C'est Carlu et moi qui les avons menées, et on a bien rigolé pendant le voyage. J'ai beaucoup de chance d'avoir trouvé un ami comme Carlu. Le soir, quand l'obscurité enveloppe les montagnes, on s'amuse avec des jeux qu'on invente sur le moment. Pendant la journée, on ramasse ces drôles de pierres qui font des étincelles quand on les frotte fort l'une contre l'autre. Comme ça dans le noir, on joue à celui qui fait l'étincelle la plus brillante. Sauf quand il faut surveiller la fournée, parce que si on la néglige, elle peut s'embraser complètement et alors adieu le charbon... Il ne resterait qu'un tas de cendres. Et tous nos efforts aussi partiraient en fumée.

Mon père dit que faire une fournée, c'est comme faire du vélo : il faut trouver l'équilibre. Moi du vélo, je n'en ai jamais fait, mais j'ai compris. Il faut lui donner un peu d'air pour faire brûler le bois, mais ni trop ni trop peu, sinon le bois reste cru. C'est pour ça qu'on recouvre de feuillages et de terre, en laissant juste une ouverture en haut pour l'allumage.

«Micca devi brusgià» recommande toujours le père de Carlu. Il est devenu ami avec mon père, et ils s'échangent des conseils. Surtout lorsque c'est le moment d'ouvrir des trous sur les côtés de la charbonnière pour réguler l'air et observer la fumée. Si elle est noire ou violette, c'est qu'il y a un problème. La fumée doit être blanche. Quand la fournée laisse échapper un souffle qui a la couleur des mules en hiver, c'est qu'elle est prête et qu'on peut ouvrir pour ramasser le charbon. C'est une question d'œil et d'oreille. L'œil pour la fumée, et l'oreille pour le son que font les bûchettes quand elles sont cuites à point. Mon père et le père de Carlu s'assoient sur une souche et frappent les bûchettes l'une contre l'autre pour recueillir la note métallique — la bonne — comme font les musiciens de la fanfare de Castiglione quand ils accordent leurs instruments sur la place de la mairie.*

* « Il ne faut surtout pas qu'elle brûle ».

Notre vie semblait s'écouler comme un long fleuve tranquille. Carlu et moi, on livrait le charbon à travers toute cette région que les gens d'ici appellent Alta Rocca, un nom qui m'est devenu familier. On faisait le tour de tous les villages et on discutait beaucoup pendant le trajet avec les mules. Carlu m' a fait découvrir des endroits comme Levie, qu'ici ils appellent Livia, presque comme ma tante de San Benedetto. Et aussi Zonza, San Gavino, Pantano, Loreto, Mela... Mais alors que nos affaires semblaient s'arranger, on a commencé à entendre monter une rumeur qui inquiétait les charbonniers, bien plus que ne l'aurait fait un orage aux nuages sinistres et bas qui annoncent la foudre. On disait qu'un engin diabolique était sur le point d'arriver de France, un cylindre d'acier rutilant qui serait capable de produire du charbon sans avoir besoin d'une charbonnière ni d'un entretien minutieux du feu. Je me suis tout de suite imaginé la cuirasse d'une sorte de guerrier qui serait venu défaire notre monde.

Quelques jours plus tard, je l'ai vu. Il se tenait sur un camion Berliet qui a vrombi jusqu'au plateau de Cucuruzzu puis l'a déchargé et installé là, plus menaçant qu'un démon. Il appartient à un homme riche de Montpellier, un certain Dubois, qui veut faire des affaires ici avec le charbon grâce à cet engin qui produit en un jour l'équivalent de ce que deux charbonnières produisent en un mois. Le père de Carlu a tout de

suite dit qu'on était cuits. Que moins de la moitié des charbonniers pourrait s'en sortir, que le travail pourrait désormais être accompli par de simples bûcherons et que lui allait partir sur le Continent, à Toulouse, chez un cousin qui cherchait des maçons. Moi je n'y comprenais rien à leurs discussions, je sentais juste que pour nous c'était fini. Pour nous, pour la famille de Carlu et pour les charbonniers de l'Alta Rocca.

Je n'ai même pas vraiment compris ce qui est arrivé à mon père. Ce soir-là, j'avais marché toute la journée entre Levie et San Gavino avec les mules et avec ma petite sœur Anna, qui, les yeux brillants et l'esprit vif, ne me lâchait pas d'une semelle et me posait toutes les questions qui lui passaient par la tête. Elle avait un faible pour moi, peut-être parce qu'elle me prenait un peu pour notre père, mais je devais toujours la surveiller pour qu'elle ne fasse pas de bêtises. Il faisait déjà presque nuit quand je suis rentré à la cabane, complètement épuisé. C'est là que j'ai trouvé ma mère assise dehors, sur une souche, et mes petits frères attablés, qui attendaient qu'on remplisse leurs assiettes vides. Elle se tenait la tête baissée, les cheveux défaits, en désordre et déjà gris. Quand elle m'a entendu arriver, elle m'a regardé avec des yeux éteints, qui présageaient déjà le malheur.

« Ton père n'est pas rentré et je ne sais pas où il est » a-t-elle dit à mi-voix.

Je savais qu'il y avait eu une réunion à Tallano où les charbonniers devaient discuter de l'attitude à adopter contre le monstre d'acier qui s'apprêtait à enlever le pain de la bouche à tant de monde. Mais j'étais tellement fatigué que j'étais incapable de bouger pour aller le chercher. Et puis la nuit, l'obscurité de la forêt et une autre grande peur plus sournoise me retenaient. Alors ma mère s'est levée pour entrer dans la cabane, elle m'a regardé avec sévérité et elle a dit « je crois qu'il ne rentrera pas ». Et ce fut le cas.

CHAPITRE 5

2026 – SANTA LUCIA DI TALLÀ

La médiathèque de Santa Lucia di Tallà était nouvelle. Mais, en la regardant, Lucie se demandait si on pouvait dire qu'elle était « neuve » puisqu'elle avait été construite dans l'ancien couvent du xv^e siècle. Une architecte avait décidé de restaurer et valoriser « ce tas de vieilles pierres » selon son expression préférée. Mais elle n'osa pas le dire, parce qu'elle était obligée de reconnaître que l'ancien couvent était redevenu majestueux après les travaux. En revanche, la partie gauche du bâtiment l'étonnait. Les murs de pierre blanche avaient été complétés par une structure en métal qui créait un édifice extraordinaire. « Comme une sorte de mutant qui se transforme », pensa Toussaint qui aimait les films de super-héros. Sofia, qui habitait le village, avait pris l'habitude de cette nouveauté. Elle était même déjà entrée dans la médiathèque pour y emprunter des romans.

Les quatre amis grimpèrent l'escalier d'acier bruni pour découvrir les toutes nouvelles salles blanches remplies de livres.

— Y a plein de fauteuils, on peut s'allonger ! s'écria Toussaint, en avisant les sièges de différentes formes éparpillés dans la pièce.

— D’abord, il faut qu’on trouve des informations, on est là pour ça, intervint Stéphane.

— Et comment on fait ? Y a des centaines de livres ici !

— On demande, Toussaint, on demande, expliqua Sofia.

Elle se dirigea vers la responsable de l’accueil.

— Bonjour, nous recherchons des renseignements sur les charbonniers de Cucuruzzu.

— De Cucuruzzu, je ne sais pas s’il existe quelque chose d’aussi précis, mais regardez dans la section intitulée *Histoire régionale*, il doit y avoir une ou deux études. Sinon, revenez me voir et nous chercherons ensemble.

Sofia trouva tout de suite un énorme ouvrage sur les métiers traditionnels en Corse. Ils se posèrent autour d’une table, livre ouvert à la page *Charbonniers* qui contenait plusieurs photos anciennes et dessins précis.

— Regardez, pointa Lucie, la structure de bois, elle est ronde, comme me l’a dit mon père.

— On dirait une sorte de meule, ajouta Toussaint.

— Si je comprends bien le dessin, il y avait une structure en carré à l’intérieur qui servait de cheminée et ils disposaient des rondins tout autour, pour faire cette forme de coupole, détailla Sofia.

— *Les rondins les plus épais d’abord, les plus fins ensuite, puis le tout était recouvert de terre pour former*

cette meule dont le diamètre variait entre sept et huit mètres, lut Stéphane avec application.

— Et lorsque tout ça avait fini de se consumer, il restait un cercle noir. Comme celui de Cucuruzzu !

Pris par la découverte de cette technique ancienne et de ces hommes détenteurs d’un savoir-faire disparu, ils ne s’aperçurent pas de l’heure qui tournait. Et ce fut l’arrivée de la mère de Lucie qui sonna la fin des recherches. Le père de Toussaint attendait son fils pour le conduire à l’entraînement au stade.

— Mais dis-moi, comment ça se fait que tu étais à la médiathèque, toi ?

— Avec les autres, on a travaillé sur les charbonniers.

— Oh, *i carbunari*? Un métier bien difficile, des gens qui travaillaient dur, hein !

— Tu en as connu ?

— Non, je suis trop jeune pour ça. Mais je me souviens de ce que l’on racontait au village. D’abord, les pauvres, comme ils travaillaient le charbon, ils étaient noirs de fumée en permanence. Et ils n’avaient pas grand-chose pour se laver, tu imagines. Alors, ils avaient la réputation d’être sales. Et puis c’étaient en grande partie des Italiens...

— Oui, des *immigrés*, c’était expliqué dans un des livres. Ils venaient travailler en Corse pour nourrir leur femme et leurs enfants au pays.

— Certains sont venus avec leur famille ici. Mais

bon, des hommes tout noirs, qui vivaient dans la forêt et qui ne parlaient pas le corse, certains disaient d'eux qu'ils étaient des diables.

— C'est nul.

— Oui mais les gens, tu sais... Quand ils ne connaissent pas quelque chose, ils ont peur et quand ils ont peur...

— ... Ils deviennent méchants.

— *Iè*. Surtout que ces charbonniers, c'étaient des travailleurs qui possédaient un vrai savoir-faire, parce que souvent ils faisaient déjà ce métier chez eux. Ils sont venus ici parce qu'on avait besoin d'eux, pour nous fournir du charbon.

— Dis-moi papa, tu ne m'as jamais raconté ça.

— Tu ne m'as jamais posé la question, mon fils.

Lorsque Stéphane rentra chez lui, Maryse l'appela depuis la cuisine où elle préparait des *migliacci*.

— Assieds-toi, Sté, il faut que je te dise quelque chose.

Le jeune garçon se sentit presque intimidé, sa grand-mère ne lui avait jamais parlé avec autant de sérieux.

— C'est à propos de cette histoire de croix et de cercle de terre noire...

— *Minnà*, on a découvert que ça concernait des charbonniers qui...

— Oui, *figliulinu*, je sais. Je crois même savoir de quel charbonnier il s'agit.

— Quoi? Tu sais ce qui s'est passé?

— Oui, mais tu vois, ce n'est pas mon histoire. Je ne l'ai pas vécue, elle m'a été racontée. Alors, ce n'est pas à moi de te la dire. Si tu veux connaître la vérité, il faut la demander au vieux Carlu.

CHAPITRE 6

1975

Nous étions affamés. On ne peut rien se permettre quand on est affamé. Pas même la dignité. Sans mon père et avec cinq enfants, ma mère n'avait eu aucune issue. Qu'aurait-elle pu faire d'autre qu'accepter que Dubois lui paie le voyage du retour et complète avec une aumône de quatre sous pour acheter son silence ? Je comprenais ma mère, mais je ne m'étais pas senti capable de vendre mon père pour une poignée de francs. Alors j'avais décidé de rester. Je ne pouvais décider que de mon propre sort. Même s'il devait m'amener à crever misérablement au pied d'un chêne là-haut à Cucuruzzu. Quand les miens sont partis de Porto Vecchio, ma sœur Anna s'est agrippée à moi et elle a pleuré et crié si fort qu'on l'entendait même du fond de la cale du bateau qui attendait ma famille en fumant près du môle. Ma mère en pleurs l'a arrachée à moi tandis qu'un gros nœud dans ma gorge m'empêchait de respirer. Quand le navire s'est lentement éloigné de la rive, je me suis senti seul comme un naufragé agrippé à un mât au milieu des vagues.

Maintenant que j'ai 34 ans et que j'ai trouvé un emploi stable comme chauffeur à Ajaccio, je n'arrête pas de repenser à ce moment. C'est un présent éternel qui ne passe pas. Chaque fois que j'ai une journée libre, je monte là-haut en Alta Rocca et j'interroge, j'explore, j'arpente tous les vallons autour de Cucuruzzu pour chercher des traces de mon père. La gendarmerie a bâclé l'enquête. Ils n'en ont rien à cirer qu'un Italien ait disparu dans ces forêts. Moi, je fais ce que je peux, mais les Corses comme les Italiens ont quitté les montagnes et le charbon, et tout cet antique labeur n'est plus qu'un lointain souvenir. Il ne reste que quelques personnes âgées dont on peut fouiller la mémoire, mais je garde espoir que la dureté du temps jadis les aide à s'en rappeler. Entre-temps, ma sœur Anna est revenue. Elle m'a dit qu'elle non plus ne se sentait pas capable de livrer mon père au silence et qu'elle comprenait mon entêtement à le chercher. À Tallano, elle a aussi trouvé l'amour. Elle s'est fiancée avec un jeune du coin. Ils travaillent tous deux comme saisonniers dans les hôtels en bas, à Propriano, et ils gagnent plutôt bien leur vie. L'hiver, ils se débrouillent avec des petits boulots, et au final, ils ne s'en sortent pas mal. La vie au village est bien moins chère qu'à Ajaccio.

Anna a rallumé l'espoir. Son fiancé, Filippu, a entendu quelqu'un de sa famille parler d'un Italien tué dans la forêt de Cucuruzzu. Ses souvenirs sont un peu

confus, mais il est sûr que cet homme en était venu aux mains avec les hommes de Dubois pour des histoires de charbon, et qu'ensuite on n'avait plus entendu parler de lui et qu'on ne l'avait plus jamais vu dans les parages. Ce vieux cousin avait même expliqué que l'Italien avait pris la tête de la protestation contre Dubois et sa machine infernale qui aurait enlevé le travail des charbonniers en les réduisant à de simples bûcherons, de surcroît payés une misère. On ne pouvait pas attendre davantage de la mémoire fatiguée de cet homme. Ces indices vagues avaient toutefois redonné espoir.

L'été donne du courage avec sa lumière intense qui éblouit ce cailloux d'île planté dans la mer tyrrhénienne. Carlu est rentré de Toulouse pour passer les vacances à Tallano. On s'est embrassés quand il est remonté jusqu'ici, mais avant de venir, il a voulu grimper le col de Bavella avec sa petite Renault histoire de se remplir les yeux de ce paysage qui lui a tant manqué pendant les longs mois passés sur le Continent. Pour combler le temps de l'absence réciproque, on a beaucoup parlé. Le troisième soir, il est venu dîner à la maison. Au moment du limoncello, d'un geste un peu furtif, il m'a remis un paquet enveloppé dans une feuille de journal.

« Ouvre-le quand tu seras seul » m'a-t-il dit.

C'est ce que j'ai fait dès qu'il est parti, après m'avoir raconté que son père était mort six mois plus tôt, d'un cancer aux poumons.

« Peut-être à cause de la fumée du charbon » a-t-il supposé, en rappelant la vieille époque.

J'ai arraché les feuilles du journal, découvrant un petit carnet froissé, noirci par les doigts sales qui l'avaient manipulé et déformé par le pli de la poche. Mon intuition me disait que j'y trouverais quelque chose de précieux et terrible à la fois. Il y avait des notes quotidiennes sur la quantité de bois coupé, le charbon produit, le processus de cuisson et sur les prix de vente pratiqués en divers endroits.

Je l'ai feuilleté avec avidité, tournant sans doute les pages avec le même geste que le père de Carlu, le soir à la lueur de la lampe à pétrole de la cabane. À l'avant-dernière page, on ne trouvait ni quantité de coupe de bois, ni quantité de charbon, juste une phrase « Per noi carbonari quassù a Cucuruzzu è finita ».*

Je suis resté longtemps à réfléchir, pris dans un tourbillon de pensées. Une terrible crainte m'avait envahi, comme un mauvais présage. On a beau savoir certaines choses, on voudrait ne jamais les entendre. Finalement, je me suis décidé, et j'ai tourné la page. Une moitié avait été déchirée. Mais sur la partie qui restait, le père de Carlu avait écrit quelque chose qui ressemblait à une épitaphe.

* « Pour nous-autres charbonniers, là-haut à Cucuruzzu, c'est terminé ».

« Maintenant qu'ils ont tué Luca, tout est vraiment fini. »

Je me suis senti écrasé, comme si tout le granite des montagnes avait roulé sur mon corps. Je brûlais intérieurement comme une charbonnière, de cette même chaleur lente qui noircissait tout. Y compris mon passé et celui de mon père.

CHAPITRE 7

2015

J'ai de plus en plus de mal à monter les marches de Cucuruzzu qui coupent le souffle sous leur tunnel de chênes qui cachent le soleil en été et conservent la nuit en hiver. Après ce que m'avait confié le père de Carlu, j'avais repris mes recherches en marchant aussi frénétiquement qu'un braque en son premier jour de chasse.

L'Alta Rocca est vaste, avec tous ses sentiers et ses clairières, on dirait un continent. Parfois on s'y perd et l'obscurité vous surprend. Ce qui me sauve, c'est que je l'ai parcourue en long et en large seul, ou avec les mules. Je connais ses recoins et ses courbes, comme une amante dont j'aurais partagé la couche. Pour trouver l'endroit où mon père Luca a été enterré, j'ai dû me fixer un critère. J'ai pensé qu'il avait dû être tué non loin des replats sans arbre où nous faisons cuire le charbon. Je connaissais les nôtres, il y en avait une douzaine, mais les autres étaient disséminées sur le dos de ces montagnes et je ne les avais jamais vues autrement qu'à travers la fumée qui s'élevait des collines vers le ciel. Mais en montagne, l'horizon est tronqué et ce qui semble près à vue d'œil se révèle en réalité une pénible

succession de montées et de descentes au cœur du maquis.

Je marchais dans le sous-bois sur un moelleux tapis de feuilles sèches et d'herbes frêles qui poussent à l'ombre. Je marchais pendant des heures jusqu'à tomber sur la tâche sombre d'une charbonnière. Alors, j'en explorais les alentours avec l'acharnement du désespoir. Je pensais que mon père, enseveli depuis si longtemps, devait désormais être dans ces chênes et dans cette tâche. Il devait faire partie de la substance éternelle du monde. C'est pourquoi je l'imaginai partout dans ces bois qui avaient nourri ses rêves et ses espoirs. Je savais à quel point il était insensé de chercher dans l'immensité de l'Alta Rocca. Mais cette folie compensait en partie le vide qu'il avait laissé en moi. Parfois Anna m'accompagnait, ainsi que Filippu, son mari. Mais deux bébés étaient nés, coup sur coup, et elle s'était sentie plus mère que fille. Le temps avait passé pour elle aussi et la cheville qu'elle s'était foulée enfant lui faisait désormais souffrir le martyr dès qu'elle marchait plus d'une heure.

Ainsi, la plupart du temps, j'y allais seul. Je partais à l'aube accompagné par le chant des oiseaux qui saluaient le jour naissant depuis la mer de Porto Vecchio. J'ai cherché au moins pendant deux années, et au moment où j'avais perdu tout espoir, j'ai rencontré Peppu. Peppu est un vagabond qui vit de la charité et

des bols de soupe qu'on lui offre en chemin. Il vit dans une baraque à Rughja et il parcourt chaque jour des kilomètres sur les sentiers et les routes blanches.

« Sò induve hè sepoltu u to babbu » a-t-il murmuré.*

Je l'avais croisé bien des fois auparavant, mais il se décidait pour la première fois.

*« Annant'à a strada di u castellu »** a-t-il ajouté. Et avant que je n'aie pu lui demander pourquoi il parlait seulement maintenant, il disparut en courant vers Levie.*

Le château ne pouvait être que celui qui se trouvait tout en haut de Cucuruzzu, d'où l'on voyait le cloître que forment les montagnes, avec le sommet de l'Incidine qui reste blanc jusqu'en mai. C'est là qu'on avait retrouvé les vestiges des peuples anciens, des hommes et des femmes de l'âge du fer et de l'âge du bronze. J'imaginai que mon père était un petit bout de l'aventure humaine dans le décor indifférent de cette nature en perpétuel renouvellement.

Avant même d'arriver au château, qui se dévoilait au sommet comme une dent de vieillard sur la gencive nue de la montagne, j'aperçus la tâche sombre d'une charbonnière. Je me mis à explorer les alentours, j'écartai les branchages au pied d'un énorme châtaignier et je vis quelque chose de clair. J'étais à une vingtaine

* « Je sais où ton père est enterré ».

** « Sur la route du château ».

de mètres du sentier bordé de murs en pierres sèches. C'était des fleurs en tissu en partie recouvertes de terre. Elles avaient sans doute été confectionnées dans l'étoffe d'une chemise usée. C'est à ce moment-là que je me suis souvenu que la mère de Carlu était couturière.

À bien y réfléchir, maintenant que je suis vieux, je ne suis pas sûr qu'il s'agisse vraiment de la tombe de mon père. Mais j'aime à penser que c'est le cas. Que ce soit vrai ou pas, on a tous besoin d'un lieu pour pleurer et se souvenir, et je trouve que cet endroit est le bon. C'est Peppu qui m'avait guidé. Peppu le fou, gardien inconscient d'une mémoire collective. Après cette découverte, j'ai construit une croix en fer forgé sur laquelle j'ai soudé une plaque toute simple. J'y ai inscrit le nom de mon père, la date et une ligne en dessous : « Né dans la forêt et rendu à son ombre ».

J'ai porté la croix sur mon dos comme l'avait fait le Christ au Calvaire. J'y ai attaché les fleurs, avec leurs pétales délavés par la pluie. Aujourd'hui, à 74 ans, je monte de moins en moins là-haut. Mon cœur fait des siennes et le médecin dit que je ne dois pas faire d'effort. Mais je suis têtu, et le 11 de chaque mois, pour l'anniversaire de sa mort, j'y vais quand même.

Le 11 mars 2015, Antonio est monté une fois encore à Cucuruzzu. Au retour, il semblait heureux.

D'après sa sœur Anna, son regard ressemblait à celui de San Gesualdo sur la petite icône de la route de Bagucci dont elle se souvenait depuis l'enfance. Même douceur, même regard perdu au loin, on ne sait où. Antonio s'est assis dans le fauteuil rouge à l'angle du salon, se laissant aller, épuisé de fatigue. Anna pensait qu'il s'était endormi comme il le faisait souvent après une promenade. À l'heure du dîner, elle l'avait appelé, mais il n'avait pas répondu. Elle était alors descendue, en boitillant, au rez-de-chaussée, où habitait son frère. Elle l'avait secoué. Les yeux ne s'étaient pas ouverts mais il semblait sourire comme s'il lui jouait un bon tour. C'est alors qu'elle avait remarqué une enveloppe à ses côtés. À l'intérieur, il y avait un cahier. Un vieux cahier bleu. Sur la couverture, une inscription au feutre noir « Pour Carlu ».

CHAPITRE 8

2026 – SANTA LUCIA DI TALLÀ

Le lendemain, à la sortie du collège, les quatre s'étaient tassés dans la petite voiture de Maryse. Le trajet ne fut pas long, il les mena vers une maison isolée à la sortie de Santa Lucia di Tallà. Assis sur un banc de pierre à côté de la porte les attendait un vieil homme aux épais cheveux blancs et aux yeux bleus très perçants.

— Bonjour Carlu, le salua Maryse. Je te présente Stéphane, mon petit-fils, et ses amis dont je t'ai parlé au téléphone.

Le vieil homme les dévisagea les uns après les autres, les adolescents se sentirent rapetisser sous son regard. Il leur fit signe d'entrer et de s'installer autour de la table. Puis il attendit en silence. Sous le regard insistant de sa *minnà*, Sté se lança :

— Bonjour monsieur, alors voilà... nous avons... nous avons trouvé une croix à Cucuruzzu et on s'est demandé qui... enfin vous voyez... on a pensé qu'il pouvait s'agir d'un charbonnier. Alors nous avons cherché des informations pour comprendre ce qu'était ce métier, qui étaient ces gens, et nous avons

appris beaucoup de choses sur cette époque mais malheureusement nous ne savons toujours pas ce qui s'est passé et pourquoi cette croix a été plantée. *Minnà* nous a alors parlé de vous et nous voilà.

Son discours s'était fini avec beaucoup plus d'assurance qu'au début. Carlu ouvrit enfin la bouche :

— Ainsi vous avez trouvé la croix de Luca.

Et Carlu raconta : Luca et sa famille venus en Corse pour le charbon, Antonio son fils aîné qui était devenu son meilleur ami en travaillant à ses côtés. Parce que Carlu avait été retiré de l'école l'année précédente pour aider son père à la charbonnière. La vie difficile parce que le labeur était épuisant, mais encore plus dure pour la famille italienne qui n'habitait pas comme lui dans une vraie maison mais dans une cabane de branches et de toiles. Le feu que l'on surveille, la fumée qui s'incruste sur la peau, le froid souvent... Et puis soudain, un jour, cette décision du patron : renvoyer les Italiens du jour au lendemain parce qu'il avait acheté des fours qui nécessitaient moins d'employés pour la surveillance. Les protestations, la dispute et le drame.

Les quatre adolescents l'écoutaient bouche bée avec l'impression d'avoir été projetés soixante-dix ans en arrière. Le vieil homme se frotta les yeux puis se leva brusquement.

— Attendez-moi là.

Cinq minutes plus tard, il revint s'asseoir et posa un cahier sur la table. Un vieux cahier d'écolier, à la couverture bleu délavé et aux pages jaunies par le temps.

— Est-ce que l'un d'entre vous comprend l'italien ?

Stéphane et Sofia levèrent la main. Carlu poussa le cahier dans leur direction.

— Toute l'histoire est là.

*
* *

Quelques semaines plus tard, une petite foule se pressait devant la porte de la médiathèque. À l'intérieur, Lucie, Sofia, Toussaint et Stéphane vérifiaient les derniers détails avec la bibliothécaire. Ils avaient travaillé dur à cette exposition présentant les charbonniers de l'Alta Rocca. De nouveaux documents s'étaient ajoutés à ceux qu'ils commençaient à bien connaître, dont un livre sur le témoignage de Santu Papini, l'un des derniers *carbunari* de Corse. Pendant que Toussaint et Lucie choisissaient les images à agrandir, Sofia et Sté s'étaient lancés dans la lecture et la traduction du mystérieux cahier d'écolier que Carlu leur avait confié. Tout était prêt.

Le public s'installa sur les chaises disposées dans la salle. Pendant que le principal du collège prenait la parole pour présenter l'initiative des collégiens, ceux-ci scrutaient la foule. Pères, mères, frères et sœurs, tout

le monde était là. Même l'auteur du livre sur le dernier charbonnier. Au premier rang, Sté nota la présence de sa grand-mère et de Carlu. Aux côtés du vieux monsieur, une petite dame aux yeux vifs s'était installée en boitillant, aidée par son mari. Lorsque le proviseur eut fini son discours en remerciant tout le monde, Sofia, Toussaint et Lucie poussèrent Sté devant le micro. Le jeune garçon sortit le vieux cahier bleu de son sac, le posa sur le pupitre, se racla la gorge et commença :

— Je vais vous lire une histoire. Une histoire qui nous concerne tous parce qu'elle appartient à notre passé. Une histoire vraie. Elle commence comme ça : « *Je m'appelle Antonio, j'ai 14 ans et je viens d'Italie. Quand j'ai quitté Castiglione de' Pepoli, je n'avais jamais vu la mer, ni même la grande route de la Futa et la grande Bologne, là-bas dans la plaine...* »

FIN

Impression par la Collectivité de Corse
Juin 2026

LA CROIX PERDUE DE L'ALTA ROCCA

TEXTE EN FRANÇAIS

Au cours d'une sortie scolaire au cœur de la forêt de Cucurruzu, dans l'Alta Rocca, quatre collégiens s'éloignent discrètement du groupe. Attirés par un bruit et s'attendant à tomber sur un animal sauvage, ils découvrent d'intrigantes traces du passé.

Leur curiosité piquée au vif, les adolescents se muent en enquêteurs et se mettent sur les traces d'Antonio, jeune charbonnier italien venu avec sa famille tenter sa chance en Corse soixante-dix ans plus tôt.

De découvertes à la médiathèque en confidences murmurées, ils pénétreront peu à peu le quotidien cruel de ces *carbonari* pauvres et durs au mal ainsi que leurs combats pour tenter de survivre à un monde en pleine mutation.

Investigadori di a machja (*Les Enquêteurs du maquis*) est un collectif composé des élèves de 4^e et de 3^e du collège Jacques-Rocca-Serra de Levie.

Michèle Pedinielli et Valerio Varesi sont deux grands auteurs de littérature noire contemporaine.

Illustration de couverture : Gildas Joulain.

